

# IDENTITÉS métissées



**22 à 24**

## **L'Europe, laboratoire de l'alchimie Orient-Occident**

L'Europe est le seul laboratoire au monde où puisse se réaliser la délicate alchimie entre l'Orient et l'Occident, affirme l'écrivain Amin Maalouf.

**26 à 28**

## **Pour une identité culturelle belge**

L'identité culturelle est un concept souvent utilisé afin d'identifier un groupe par rapport à d'autres. Existe-il une identité culturelle belge, s'interroge Rudy Aernoudt?

**30 à 32**

## **Les accommodements du Québec**

Depuis 2006, le Québec mène un débat sur les «accommodements raisonnables» et une commission tente de cerner les limites du multiculturalisme. La situation est-elle la même au Canada qu'en Europe? Daniel Weinstock, professeur d'éthique et membre de cette Commission, juge ce rapprochement douteux.

**33 à 35**

## **La culture a anticipé la mondialisation**

L'opéra, comme les autres arts, offre une dimension artistique et spirituelle au phénomène de la mondialisation, explique Bernard Focroulle.

**36 à 38**

## **«J'encourage les étudiants à penser complexe»**

Un kamikaze qui se fait exploser dans une école israélienne n'a qu'une seule dimension, celle de sa bombe. Voilà pourquoi l'écrivain Marek Halter prône le «penser complexe». Car l'homme est fait de multiples dimensions.



Paolo Siccardi

# Outre

**P**our l'Afrique, on dit: outre-mer. Pour l'Amérique: outre-Atlantique. Pour l'Angleterre: outre-Manche. Pour Liège: outre-Meuse. Et pour ce vaste continent d'au-delà des Arts et des Lettres, pourra-t-on parler d'outre-culture comme Chateaubriand raconte ses Mémoires d'outre-tombe? Une chose, en tout cas, paraît bien établie: ce dossier de *Louvain* souhaite évoquer un «au-delà» et raconter le «dépassement» des identités. Pas au sens de leur vieillissement car les identités sont plus vivantes et plus actuelles que jamais! Mais en leur donnant rendez-vous «plus loin», là où la mer s'arrête pour laisser place à l'originalité d'une plage métissée. Car voilà bien l'urgence de l'identité: accueillir le chant des vagues successives dans l'heureux mélange des sables et des coquillages. C'est que l'identité est faite de mémoire, de passion, de fidélité, de rupture, mais aussi de naissance. Un théologien aussi métissé qu'Adolphe Gesché n'hésite d'ailleurs pas à écrire que «vivre son identité suppose qu'on vive aussi sa *nativité*». Mais il arrive trop souvent que l'identité inquiète. Au lieu de traverser joyeusement son pays, elle préfère se replier, tendue, sur sa toute petite mer intérieure, au point,

parfois, de déclencher les vents violents du terrorisme identitaire.

L'outre n'est pas que l'au-delà, mais également le ventre de peau qui permet d'étancher la soif d'une identité plurielle. Et dans cette outre-là, si elle est trop vieille, personne n'y met un vin nouveau, sinon le vin fait craquer l'outre et les deux sont perdus. «*À vin nouveau, outre neuve.*» (Marc 2, 22) Parmi les porteurs d'outres neuves que l'Université catholique de Louvain a voulu honorer, il en est un qui s'y connaît en vin jeune et en identité frontalière: Émile Shoufani, le curé de Nazareth. Ne confiait-il pas tout récemment à Régis Debray: «*Je suis arabe, de culture musulmane, de religion chrétienne, de mémoire byzantine, et dans un milieu juif. Je suis tout cela à la fois. Je suis l'histoire de cette région depuis trois mille ans. Je n'aime pas les identités. Je n'ai que des appartenances. Est-ce que j'ai l'air d'un homme déchiré?*»

Sous prétexte d'identité, les articles qui suivent espèrent dépasser les frontières trop convenues et donner soif d'appartenance. ■

**Gabriel Ringlet et Patrick Tyteca,**  
coordinateurs de ces pages «Thème».

# L'Europe, LABORATOIRE DE L'ALCHIMIE ORIENT-OCCIDENT

L'Europe? Un laboratoire. Le seul au monde où puisse se réaliser la délicate alchimie entre l'Occident et le monde arabo-musulman. Si l'expérience réussit, le modèle pourra s'exporter.

**F**aire coexister ensemble, de manière harmonieuse et féconde, des peuples ayant des langues différentes, des traditions différentes, des parcours historiques souvent antagonistes, c'est le défi que l'Europe s'était donné pour mission de relever. Aujourd'hui, la difficulté supplémentaire est de concevoir un modèle de coexistence qui inclue les populations porteuses de cultures non-européennes.

Or, c'est en Europe que se trouve le seul environnement humain où une telle expérience puisse être tentée. Si la coexistence entre les porteurs des diverses langues et des diverses croyances ne réussit pas dans le cadre de l'Europe, c'est qu'elle ne réussira nulle part. Nous laisserons alors à nos enfants et à nos petits-enfants un héritage de violence sans fin. À l'inverse, si l'expérience réussit, alors peut-être pourrions-nous proposer ce modèle à d'autres régions du monde qui en ont cruellement besoin et qui sont manifestement incapables de le mettre en œuvre.

## L'exemple de l'Irak

L'origine du contentieux historique entre l'Occident et le monde arabo-musulman est une question qui me préoccupe depuis toujours. Je suis né à la frontière entre ces deux univers culturels, avec un pied sur chaque rive, et mon premier livre, publié il y a un quart de siècle, avait pour thème les croisades.

Mais je dois confesser, sur ce chapitre, une certaine lassitude. Je ne crois plus à la vertu apaisante des explications historiques. Elles sont généralement l'occasion pour les uns et les autres de mettre en avant leurs préjugés et leurs récriminations. C'est que tous les événements sont systématiquement interprétés de manière différente et contradictoire, selon qu'on se trouve dans un camp ou dans l'autre. Deux interprétations de l'Histoire s'opposent, cristallisées autour de deux perceptions de «l'adversaire». Pour qui écoute chaque «tribu globale» dans sa langue, ce que j'ai l'habitude de faire depuis de longues années, le spectacle est à la fois édifiant, fascinant et affligeant.

Si, par exemple, on accepte le postulat selon lequel l'une des calamités de notre époque serait «la barbarie du Monde arabe», l'observation de l'Irak ne peut que confir-



Reuters/Peter Andrews

Des Irakiens détruisent une statue de Saddam Hussein (Karbala, 2003). L'homme tombé, le pays sombre dans le chaos. Pour les uns, cela démontre la barbarie du Monde arabe; pour les autres, le vrai visage de la démocratisation à l'occidentale.

ter cette impression. Un tyran sanguinaire qui a régné par la terreur pendant un tiers de siècle, saigné son peuple, dilapidé l'argent du pétrole en dépenses militaires ou somptuaires; qui a envahi ses voisins, défié les puissances, multiplié les vantardises, sous les applaudissements admiratifs des foules arabes, avant de s'écrouler sans véritable combat; puis, dès que l'homme est tombé, voilà que le pays sombre dans le chaos, voilà que les différentes communautés commencent à s'entre-massacrer comme pour dire: voyez, il fallait bien une dictature pour tenir un tel peuple!



Si, à l'inverse, on adopte comme axiome «le cynisme de l'Occident», les événements s'expliquent de manière tout aussi cohérente. En prélude, un embargo qui a précipité tout un peuple dans la misère, qui a coûté la vie à des centaines de milliers d'enfants, sans jamais priver le dictateur de ses cigares; puis une invasion, décidée sous de faux prétextes, sans égard pour l'opinion ni pour les organisations internationales, et motivée, au moins en partie, par la volonté de mettre la main sur le pétrole; dès la victoire militaire, une dissolution hâtive et arbitraire de l'armée irakienne et de l'appareil d'État, et l'instauration explicite du communautarisme, comme si l'on avait choisi de plonger le pays dans l'instabilité permanente; en prime, la prison d'Abou-Ghraib, les «dommages collatéraux», les innombrables bavures impunies...

Pour les uns, l'exemple de l'Irak démontre que le Monde arabe est imperméable à la démocratie; pour les autres, le

même exemple dévoile le vrai visage de la démocratisation à l'occidentale. Même dans la mort filmée de Saddam Hussein, on pourrait voir aussi bien «la barbarie des Arabes» que «l'arrogance de l'Occident».

De mon point de vue, les deux discours sont justes, et les deux sont faux. Chacun tourne dans son orbite, devant son public, qui le comprend à demi-mot, et qui ne veut pas entendre le discours des «autres».

Le fond de ma pensée, c'est que tous deux se trouvent dans une impasse historique sans précédent. Le monde arabo-musulman est en proie à une régression matérielle et morale, englouti dans le désespoir, sans aucune vision de l'avenir. Il n'a su répondre à aucun des défis de l'Histoire, et il se trouve aujourd'hui totalement désespéré, et désaxé. Il est peu probable qu'il sorte bientôt de son cauchemar, qui est devenu le cauchemar du monde. Je suis sûr que l'on pourrait formuler la chose en des termes plus diplomatiques. Mais je n'en ressens pas vraiment la nécessité. Moi dont les ancêtres nomadisaient déjà dans le désert d'Arabie il y a quinze siècles, je ne me sens pas obligé d'utiliser, à propos des miens, un langage plus circonspect. Je dis les choses comme je les vois. Ce que j'aime dans cette civilisation, ce sont les grandes heures de son passé, Cordoue, Grenade, Ispahan, Alexandrie, Constantinople, Samarcande. Aucun Arabe ni aucun Musulman n'aime le temps présent. Tous se sentent étrangers, égarés, orphelins, dans le monde d'aujourd'hui; certains espèrent encore le réformer, d'autres ne songent plus qu'à le démolir.

En comparaison, parler d'impasse à propos de l'Occident peut paraître très excessif. Il a façonné le monde à son image, sa science est devenue la science, sa philosophie est devenue la philosophie, il a répandu sur la terre entière ses idées, ses principes, ses institutions, ses techniques, ses instruments...

### **L'échec du *soft power* à l'occidentale**

Et pourtant, il se trouve manifestement dans une situation délicate qui ressemble fort à une impasse. Parce qu'il semble de moins en moins capable de diriger le monde par la puissance douce, le *soft power* de l'économie et de l'autorité morale, et de plus en plus tenté de recourir à la puissance militaire. Sa tragédie historique, c'est qu'il a rempli la planète entière de ses enfants non reconnus. Il leur a transmis ses idées, ses techniques, ses langues, mais il n'a jamais franchi le pas supplémentaire qui leur aurait permis de s'identifier à lui, et qui lui aurait gagné leur fidèle adhésion.

Au lieu de quoi, les élites modernistes du monde entier, et notamment celles de l'aire culturelle arabo-musulmane, ont dû s'épuiser dans des combats inutiles contre les puissances coloniales, puis contre les compagnies occidentales, et beaucoup se sont fourvoyés, par réaction, dans la voie sans issue du modèle soviétique.

Le mur de Berlin est martelé, sous l'œil des gardes frontière (1989). La chute du mur aurait pu changer les choses. Mais, les clivages idéologiques (communisme/capitalisme) se sont transformés en clivages identitaires.



Reuters, David Brauchli

On aurait pu s'attendre à ce que la chute du mur de Berlin remette les pendules à l'heure. Cela ne s'est pas fait. L'une des raisons de cet échec, c'est qu'avec la fin de la confrontation entre communisme et capitalisme, on est passé d'un monde où les clivages étaient principalement idéologiques à un monde où les clivages sont principalement identitaires, avec une forte composante religieuse. Pour cette raison, la civilisation occidentale, au moment même où elle aurait dû apparaître la plus largement universelle, est soudain apparue liée à une identité culturelle spécifique, et a été prise pour cible par ceux qui prônaient d'autres identités particulières.

De plus, la puissance militaire de l'Occident n'a plus été perçue comme un contrepoids à la puissance soviétique, mais comme une force destinée à maintenir... à maintenir quoi, au juste? Au nord d'une certaine ligne, on dira: à maintenir, au besoin par la force, la paix et la stabilité dans le monde; au sud de cette ligne, qui fait le tour de la terre en passant notamment par le détroit de Gibraltar, et en longeant le Rio Grande, on dira plutôt: pour maintenir, au besoin par la force, la suprématie de l'Occident.

### La politique des passerelles

Cette longue faille horizontale entre Nord et Sud est-elle destinée à s'élargir irrémédiablement? Ou bien peut-elle encore se réduire, se résorber, pour que l'on recommence à construire des passerelles?

On a peut-être une chance d'accomplir, dans le cadre européen, ce qu'on n'a pas su accomplir depuis des siècles au niveau planétaire, à savoir: montrer que l'Occident est prêt à appliquer aux autres les principes

qu'il a édictés pour lui-même, afin qu'il puisse reconquérir sa crédibilité morale. La crédibilité morale est, dans le monde d'aujourd'hui, la denrée la plus rare. L'Occident en a de moins en moins, et ses adversaires n'en ont pas. Tenter de restaurer sa crédibilité morale sur toute l'étendue de la planète serait une tâche titanesque, mais il n'est pas insensé de chercher à la restaurer au sein de nos sociétés, le seul lieu où la diversité du monde demeure à peu près gérable.

**La crédibilité morale est, dans le monde d'aujourd'hui, la denrée la plus rare. L'Occident en a de moins en moins, et ses adversaires n'en ont pas.**

Pour cela, il faudrait faire en sorte que les personnes qui ont choisi de vivre dans les pays d'Occident puissent s'identifier pleinement à leur société d'adoption, à ses institutions, à ses valeurs, à sa langue, et même à son histoire. Qu'ils ne soient pas constamment en butte aux discriminations et aux préjugés culturels. Qu'ils puissent revendiquer, la tête haute, leur identité plurielle au lieu d'être contraints à un choix déchirant et néfaste entre leur culture natale et leur culture d'adoption. Qu'ils puissent enfin jouer leur rôle de passerelles de civilisation, pour réhabiliter leurs sociétés d'origine aux yeux de l'Occident, et aussi pour réhabiliter l'Occident. Aucune action ne me paraît plus importante. Ni plus urgente, parce qu'il est déjà presque trop tard. ■

# ILS ONT CONTRIBUÉ À CE DOSSIER

Belginess



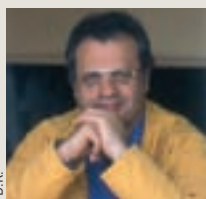
**Rudy Aernoudt** a été notamment conseiller spécial en économie lors de la présidence belge de l'Union européenne, directeur de cabinet (adjoint) des ministres wallon, flamand et fédéral de l'Économie et secrétaire général de l'administration de l'économie flamande. Auteur du controversé *Flandre/Wallonie: je t'aime, moi non plus*, il a fondé en 2008 un mouvement bilingue «België Anders/La Belgique Autrement» avec d'autres personnalités du monde économique.

Bernadette Jentico/Prieuré



Prorecteur à l'UCL, **Gabriel Ringlet** y enseigne au Département de communication. Prêtre, écrivain et théologien, il a récemment publié *Ma part de gravité* et *Et je serai pour vous un enfant laboureur*. Depuis son lieu de «résistance poétique» au Prieuré de Malèves-Sainte-Marie en Brabant wallon, il encourage de nouveaux rendez-vous entre chrétiens et laïques et invite chacun à parcourir les chemins de l'imaginaire. Il est le coordinateur, avec Patrick Tyteca, de ces pages «Thème».

D.R.



**Amin Maalouf** est un arabe chrétien né au Liban d'une mère orthodoxe et d'un père protestant. En 1976, il quitte Beyrouth pour Paris où il poursuit sa carrière de journaliste. En 1983, il publie un ouvrage historique: *Les Croisades vues par les Arabes*. Cette œuvre le conduit à se consacrer uniquement à la littérature. Son premier roman, *Léon l'Africain* (1984) devient un best-seller. Il obtient le prix Goncourt 1993 avec *Le rocher de Tanios*.

D.R.



Tout en consacrant une part importante de sa vie à la défense des droits de l'homme là où ils sont bafoués (président de l'Institut Andréï Sakharov, de l'Institut international de la culture juive, cofondateur de SOS Racisme, ...), **Marek Halter**, 71 ans, a publié plus d'une dizaine d'ouvrages. Aujourd'hui, il préside deux universités françaises en Russie et dirige *Les Nouvelles Françaises*, un mensuel franco-russe. Son dernier ouvrage s'intitule *Je me suis réveillé en colère* (2007).

D.R.



Après avoir été chercheur au Centre de philosophie du droit de l'UCL et chercheur invité à l'Université J.W. Goethe de Frankfurt, **Hervé Pourtois** mène de front une carrière de professeur en haute école et à l'UCL. Ses recherches portent notamment sur le sens et la valeur qui doivent être attribués au conflit et à l'exigence de justification publique dans la conception des processus de décision démocratique.

Johan Jacobs



**Bernard Foccroulle**, liégeois d'origine, entame une carrière internationale d'organiste dans les années 1970. Sa discographie en soliste comporte plus d'une trentaine d'enregistrements. Carrière d'interprète qui n'a pas été interrompue par son arrivée à la direction du Théâtre Royal de la Monnaie de Bruxelles en 1992. Depuis 2007, il dirige le Festival d'Aix-en-Provence.

D.R.



**Richard Werly**, 41 ans, est le correspondant permanent à Bruxelles du quotidien suisse *Le Temps* (Genève). Son regard sur la Belgique se résume à une interrogation: combien de temps le Royaume pourra-t-il encore payer au prix fort sa complexité institutionnelle et son art du «compromis»?

S. Haulotte



**Patrick Tyteca** est directeur du développement institutionnel et culturel de l'UCL. À ce titre, il est membre du Comité de rédaction de la revue *Louvain*. Proche collaborateur de Gabriel Ringlet, avec qui il a coordonné ces pages «Thème», il a accompli une partie importante de sa carrière dans le domaine des affaires étudiantes. Il vient d'être chargé de coordonner la communication dans le cadre de la fusion des quatre institutions de l'Académie Louvain.

D.R.



**Jan Baetens** est professeur à l'Institut d'études culturelles (KULeuven) et travaille essentiellement sur les rapports entre texte et image. Ce néerlandophone de 51 ans est le lauréat 2008 du Prix triennal de la poésie décerné par la Communauté française. Son ouvrage, baptisé *Cent fois sur le métier*, rassemble cent poèmes sur cent professions. Dont celle de Roi, un métier... typiquement belge!

D.R.



**Daniel M. Weinstock** est professeur de philosophie à l'Université de Montréal où il dirige le Centre de recherche en éthique. Ses travaux portent notamment sur la problématique du pluralisme. Au cours des derniers mois, il a été étroitement associé aux travaux d'une Commission instituée par le gouvernement québécois en vue de remettre un avis sur les pratiques d'accommodement reliées aux différences culturelles.

Rudy Aernoudt

# POUR UNE IDENTITÉ culturelle belge

L'identité culturelle est un concept souvent utilisé afin d'identifier un groupe par rapport à d'autres. Existe-il une identité culturelle belge?

Si l'on veut démarquer clairement des groupes entre eux, le signe de distinction doit être le plus tangible possible. L'âge en est l'exemple parfait: il est facile à mesurer, l'accès à certains établissements ou l'achat de certains produits peut être conditionné à l'âge. Ou encore, l'âge peut être un facteur qui peut générer la gratuité d'un nombre d'activités ou de services.

Autre exemple: le sexe. La différence entre l'homme et la femme est dans la plupart des cas très claire. De plus, la distinction est visible et ces signes distinctifs symbolisés sont très souvent utilisés. Pour faire référence à un exemple pris par Jacques Lacan dans un de ses séminaires, chaque fois que l'on se rend aux toilettes dans un lieu public, le choix s'impose entre l'entrée «femmes» et l'entrée «hommes». Ce signe de démarcation clair et son utilisation répétitive rend facile la différence de traitement entre les hommes et les femmes. Si, comme dans le film *Osama*, une fillette se déguise en homme pour pouvoir travailler et nourrir sa famille, elle sera sujette aux plus terribles représailles de la part des responsables politiques talibans. En effet, son comportement remet en cause le clivage sur lequel tout le modèle est conçu et risque de faire trembler le système avec le danger qu'il s'écroule comme un château de cartes.

## L'identité réduite à la langue

Pouvoir parvenir à un signe de distinction à ce point clair, distinct et utilisable dans un contexte d'identité culturelle constitue sûrement un rêve pour beaucoup de nationalistes. Malheureusement pour eux, si l'on veut utiliser la culture comme clef de clivage entre plusieurs groupes, cela devient plus flou comme ligne de démarcation. En effet, la culture est une notion qui tente de désigner ce qui constitue une société en entité cohérente et la caractérise par rapport aux autres, comme le préconise l'anthropologue Willy Bal<sup>1</sup>.

L'expression la plus tangible de la culture est la langue. C'est précisément la langue qui nous distingue de l'animal, a écrit le philosophe allemand Martin Heidegger. Il n'est donc pas surprenant que la langue maternelle soit intimement liée au sens de notre vie. C'est à cause d'elle que des arguments émotionnels prennent souvent le dessus face à des arguments rationnels. Bien plus

qu'une manière de s'exprimer, la langue maternelle est considérée comme porteuse de l'identité d'un peuple et révélatrice de son mental. À partir de cette approche, on tente donc de réunir des peuples autour de la langue. La langue devient le facteur d'identité culturelle par excellence.

Mais, ce faisant, on ramène et on réduit une identité à sa simple expression linguistique afin que le concept puisse être utilisé pour démarquer, voire délimiter, une culture par rapport à une autre.

Or, cette réduction ne correspond nullement au concept d'identité culturelle, l'identité culturelle ne pouvant être réduite à la langue. Définir l'identité culturelle à partir de la langue est totalement arbitraire. La langue devient alors le facteur de division par excellence.

D'aucuns essayent, en effet, d'y greffer la structure d'état et les circonscriptions administratives et politiques. Les particularités économiques et administratives sont alors renforcées. Un peuple ne se distingue plus seulement d'un autre par sa langue, mais également par des valeurs associées telles que l'éthique du travail ou l'attitude sociale.

L'unilinguisme, qui frappe aujourd'hui 75% des Belges, doit être radié par tous les moyens.



Un processus de renforcement mutuel s'installe donc, qui ouvre la voie à une approche archaïque de la société. La juxtaposition des concepts nation, peuple et État, y trouve sa forme concrète. Cette approche, aux 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècle en particulier, a engendré des situations déplorables sur le plan humain. Ainsi, les Allemands, au lendemain de la guerre de 1870, ont associé l'identité nationale à la langue pour justifier l'annexion de l'Alsace-Lorraine.

### La globalisation et la peur

Je préfère, lorsqu'on parle d'identité culturelle, la considérer comme le ciment d'une communauté qui trouve sa cohérence dans un héritage et des désirs partagés. Cette cohérence s'exprime dans un espace physique et matériel, un patrimoine culturel, un moyen d'expression et une vision sur le concept de liberté.

Cette approche est loin d'une relation d'un à un entre langue, culture et peuple, constate Philippe Destatte dans son livre sur l'identité wallonne<sup>2</sup>. L'identité culturelle doit être un moyen et pas un objectif, sinon, on en arrive à se cramponner anxieusement à des symboles du passé.

La réduction de l'identité à son simple aspect linguistique se fait justement dans l'objectif d'appauvrir l'identité culturelle afin de pouvoir l'utiliser dans sa force de clivage. Les séparatistes font un usage politique de l'identité nationale en fabriquant un clivage artificiel entre «eux» et «nous»; entre «*het eigen volk*» et «l'autre peuple». Ainsi cet usage vise à stigmatiser les «autres». Dans un monde globalisé où l'on perd ses repères, on réagit par un repli sur soi. D'une part, on veut aller manger chaque soir dans des restaurants exotiques, de préférence à proximité, et en même temps, on veut se sentir chez soi, protégé de la diversité culturelle qui va de pair avec un monde globalisé. Ce sentiment d'insécurité de ne plus se sentir «chez soi» est le fonds de commerce des partis politiques extrémistes.

**L'identité culturelle doit être un moyen et pas un objectif, sinon, on en arrive à se cramponner anxieusement à des symboles du passé.**

Parmi ceux qui plaident pour une séparation de la Belgique, un grand nombre invoque comme motif la préservation de l'identité culturelle des Régions. Une angoisse par rapport à tout ce qui est différent alimente le désir d'un «entre nous». L'autre culture est considérée comme un danger pour son propre bien-être. Dans ce cadre, des clichés sont véhiculés et utilisés pour confirmer ce danger. Ainsi, le cliché du «Wallon paresseux» met en danger le système de sécurité sociale et légitime une scission de la sécurité sociale. Comme si le fait de parler français rendait un individu paresseux! De même, le cliché du Flamand entreprenant donne aux Flamands une (fausse) assurance pour survivre dans un monde globalisé et basé sur la compétitivité. Il confirme en outre la thèse selon laquelle la vie sera plus facile sans le boulet aux pieds que constituent les Wallons. Et comme chaque attaque des «autres» tisse davantage de liens entre «nous», la solution est rapidement suggérée: ni les immigrants, ni les Wallons ne mettront en cause l'identité nationale des Flamands.

### La Belgique métissée

Le problème, c'est que les Belges, les Flamands ou les Wallons ne sont pas des races, ni des ethnies, mais des peuples de «sang mêlé», c'est-à-dire des peuples métissés. Par ailleurs, comme je l'ai démontré dans mon livre *Flandre-Wallonie, je t'aime, moi non plus*, aucun des deux clichés cités ne survit à la confrontation



Reuters, François Lenoir

avec la réalité de chiffres. Malheureusement, le pire qui puisse arriver aux adeptes de l'approche par clichés est que quelqu'un de «l'intérieur» mette en cause ce clivage minutieusement construit. La seule stratégie qui vaille alors est d'écarter le dissident<sup>3</sup>...

Certes, les Belges ne parlent pas tous la même langue. Mais ils ont une identité nationale qui se définit tant par la «mêmeté» (ils s'opposent aux non-Belges) que par «l'ipséité» (ils partagent une même histoire).

Plutôt qu'une approche de l'identité nationale basée sur l'exclusion, je plaide donc pour une politique qui inclue l'autre. Car une culture qui se replie sur elle-même s'appauvrit et sonne le glas de sa propre culture. Arrêtons donc de considérer comme un héros celui qui diabolise et stigmatise l'autre. Car l'autre bascule constamment entre identité et étrangeté, entre «je t'aime» et «moi non plus». Il n'est donc pas à comprendre, mais à entendre.

### Parler la langue de l'autre

Dans ce cadre, apprendre la langue de l'autre peut être un bon début. Deux peuples qui vivent ensemble devraient parler la langue d'autrui, ce qui permettrait de mieux appréhender sa culture. Il me semble dès lors nécessaire de mettre tout en œuvre pour que chaque Belge apprenne la langue de ses pairs. L'unilinguisme, qui frappe aujourd'hui 75% des Belges, doit être radié par tous les moyens. Car l'unilinguiste est souvent borné. Je suis un fervent défenseur de la promotion des écoles d'immersion et je déplore que ces écoles soient interdites par décret en Flandre, ce qui découle sûrement d'une peur de perte d'identité culturelle.

Au niveau belge, je plaide pour que tous les étudiants qui ne peuvent pas partir à l'étranger dans le cadre du programme européen Erasmus passent un semestre dans l'autre communauté. Une bonne manière, toute simple, de combiner bains linguistiques et bains culturels. Casser les clichés par une meilleure connaissance de l'autre et de sa culture risque d'être l'approche la plus fructueuse. La culture n'est-elle pas l'instrument de communication par excellence?

Enfin, c'est la diversité, et non le mono-culturalisme, qui est à la base de la compétitivité. Ce qui est bon pour l'ouverture d'esprit et le développement personnel l'est aussi pour l'économie.

D'un point de vue tant culturel qu'économique, le choix entre l'ouverture et le repli sur soi n'en est donc pas un. Jean-Paul Sartre disait: «*nous sommes condamnés à vivre ensemble*». Pour toutes les raisons exposées ci-dessus, j'ajoute: «*fort heureusement*». ■

1. W. Bal, *La Wallonie à l'aube du 20<sup>e</sup> siècle*, Namur, IDD et Institut Jules Destrée, 2007.

2. P. Destatte, *L'identité wallonne*, Namur, Institut Jules Destrée, 1997, p. 21.

3. G. Herman, *Travail, chômage et stigmatisation*, Bruxelles-Louvain-la-Neuve, De Boeck, 2007.

Jan Baetens

## Écrire dans une autre langue

Pourquoi m'est-il impossible d'écrire dans ma langue maternelle? Et pourquoi le faire en français? La réponse à la première question est simple: parce que je n'ai pas de véritable langue maternelle. Le dialecte dans lequel j'ai grandi (et que je continue à parler chez moi) a été chassé (ou plutôt interdit) au fur et à mesure de ma scolarité. Jusqu'à aujourd'hui, je n'ai jamais pu me débarrasser de l'impression mi-comique mi-pénible que le néerlandais reste une langue étrangère, pour ne pas dire artificielle. Effet d'étrangeté qu'accroît encore le décalage entre la version dominée de la langue —le néerlandais tel qu'on le parle en Flandre— et sa version dominante —le néerlandais des Pays-Bas—, langue pour moi doublement étrangère.

Écrire dans une autre langue est pour moi quelque chose de très «naturel», ce qui ne veut évidemment pas dire facile. Mais cette difficulté m'arrange, d'abord à cause de mon goût pour la littérature à contraintes, ensuite en raison d'une méfiance innée à l'égard de toute facilité. Le passage par une langue autre présente donc de nombreux avantages. Cela me débarrasse une bonne fois pour toutes de la spontanéité, que j'estime incompatible avec la vraie littérature. Moins un texte a demandé de travail à l'auteur, plus il risque d'en demander au lecteur, que l'on détourne ainsi de l'essentiel, à savoir l'appréciation du style comme des idées.

### Le français par hasard

Mais pourquoi le français? C'est une question de hasard, qui ne mérite pas qu'on s'y arrête. C'est aussi, toutefois, une question de choix, et même de choix voulu. L'amour de la langue n'est pas un mythe, même s'il est tout sauf indifférencié: si j'aime tellement le français, c'est plus à cause du français de Belgique que du français de France, plus à cause de la prose qu'à cause de la poésie (je préfère la poésie anglo-saxonne, parce que moins abstraite, moins étranglée par un surmoi philosophique qui me paraît déplacé) et moins à cause du vocabulaire qu'à cause de la syntaxe (particulièrement molle et difforme en néerlandais, du moins à mes yeux).

Plus fondamentalement encore, il y a le fait que renoncer à la langue maternelle signifie une perte, un abandon, un vide qui ne sont pas sans rapport avec la poésie même. D'aucuns la jugent inadmissible et d'autres, dont sans doute moi, mélancoliquement, ridiculement anachronique et impossible, tant est réel et infranchissable le fossé entre les langues comme outils de communication et la chose anachronique qu'est devenue la poésie. ■

Richard Werly

# La Suisse, FAUX MIROIR DES PEURS BELGES



D.R.

Dans le cœur des étudiants, la fierté d'être belge est vive. En novembre 2007, ils se donnaient rendez-vous sur la Place Ladeuze de Leuven pour y embrasser un quidam de l'autre Communauté.

Le titre n'a pas tardé à s'imposer. Je venais, à la fin de l'année 2007, d'achever la rédaction d'un reportage sur les deux universités de Leuven et Louvain-la-Neuve. Objectif? Raconter, à travers le destin croisé de ces deux prestigieuses institutions intellectuelles, la fameuse «complexité» belge et les prétendues menaces de délitement du Royaume.

Comment intituler l'article? La réponse vint rapidement, au fil des citations recueillies sur les deux campus. La tristesse, l'inquiétude, le sentiment que l'irréparable n'est pas loin m'avaient frappé. Le lendemain, la page s'ouvrait sur ces mots: «*le chagrin belge des deux Louvain*».

Venant de la part du correspondant d'un quotidien suisse à Bruxelles, le poids des mots était encore plus fort. La Confédération helvétique et son respect sacro-saint de la souveraineté des cantons n'est-elle pas l'un des modèles parfois évoqués par les tenants belges d'une régionalisation poussée à l'extrême? J'ai dû, à plusieurs reprises, répondre à ces questions. À chaque fois, mes explications ont été identiques. Non, la Suisse ne peut pas être le miroir de la Belgique. Non, les deux pays, malgré leur proximité démographique, ne peuvent pas être comparés. Non, ce qui se passe en Helvétie ne peut pas être importé tel quel.

J'ajoute en général deux raisons à cette réponse négative. La première est historique: le Confédéralisme suisse —en réalité, un fédéralisme— s'est construit par agrégation volontaire de cantons. La seconde est socio-économique: la Suisse, pays libéral s'il en est, n'a toujours pas à ce jour de sécurité sociale nationale. Les assurances

maladies sont privées. L'assurance chômage —dont les prestations sont inférieures à la moyenne européenne— est cantonale. Enfin, la Suisse n'a pas Bruxelles. Personne, au cœur des Alpes, n'envisage de se battre pour Berne.

## Une confiance retrouvée

Le seul rapprochement peut se faire sur le terrain du fameux «compromis». Cet art belge de parvenir *in extremis* à s'entendre peut trouver, du côté de la Confédération helvétique, matière à se réformer et à se moderniser. Cela a été l'objet de nombreuses discussions lors de mes journées passées dans les deux Louvain. La vertu suisse a été de ne jamais céder l'efficacité sur l'autel de la complexité. Accepter un pays complexe est possible pour les habitants lorsqu'ils ne sentent pas que celle-ci leur pèse. C'est là que les Suisses peuvent servir de modèles aux Belges.

La Belgique doit parvenir, pour surmonter ses peurs communautaires, à chasser son chagrin. Ce qui suppose, des deux côtés de la frontière linguistique, une confiance mutuelle retrouvée. Les Suisses allemands et francophones savent qu'ils vivent sur deux planètes culturelles, sociales et économiques. Le fossé est patent. Mais l'une et l'autre communauté savent combien leur rapporte le drapeau à croix blanche. Or je l'ai constaté: la fierté d'être belge, assoupie, demeure vive dans le cœur des étudiants des deux Louvain. C'est sur elle que les compromis de demain peuvent être construits. Les deux universités, temples du savoir belge, ont là un rôle déterminant à jouer. ■

# Les accommodements DU QUÉBEC



Depuis 2006, le Québec mène un débat sur les «accommodements raisonnables» et une Commission tente de cerner les limites du multiculturalisme. La situation est-elle la même au Canada qu'en Europe? Daniel Weinstock, professeur d'éthique et membre de la Commission, juge ce rapprochement douteux.

**Hervé Pourtois:** Le débat sur les «accommodements raisonnables» ne cesse d'agiter le Québec depuis plus d'un an. De quoi s'agit-il?

**Daniel M. Weinstock:** L'«accommodement raisonnable» est une doctrine issue du droit du travail canadien. Elle exige des employeurs qu'ils aménagent les conditions de travail de leurs employés pour accommoder les particularités physiques et culturelles de chacun, à condition que ces aménagements n'impliquent pas de coûts prohibitifs. Graduellement, cette doctrine, qui est essentiellement une interprétation de la notion d'égalité de tous les citoyens garantie par la Charte des droits et libertés, s'étend aux institutions publiques, comme les écoles et les hôpitaux.

Pendant longtemps, la pratique de l'accommodement raisonnable s'est développée sans heurt majeur. Le tournant a été, je crois, une décision de la Cour suprême du Canada datant de 2006 qui autorise les jeunes Sikhs à porter à l'école publique le kirpan, cet objet qui ressemble à un poignard à la signification religieuse importante. Il fallait bien évidemment que le poignard soit porté dans une gaine cousue le rendant difficile d'accès. Cette décision ne suscita aucun émoi particulier au Canada anglais, où la communauté Sikh est plus importante qu'au Québec, et où cette pratique est admise sans créer de problème. Mais au Québec, elle souleva un tollé médiatique, entretenu et attisé par un parti politique, l'Action Démocratique du Québec, qui cherchait à se servir d'un sentiment anti-immigrant latent pour séduire une partie de l'électorat. Suit une succession sans fin de cas rapportés d'«accommodement» jugés excessifs. La plupart du temps, il ne s'agissait aucunement d'accommodements au sens juridique du terme. Mais la frénésie populaire s'empara de ce dossier au point où le gouvernement provincial, aux abords d'une élection, décida de nommer une Commission pour étudier le dossier des accommodements.

À la ceinture de ce jeune Sikh, un poignard de cérémonie. En 2006, la Cour suprême du Canada autorisait son port à l'école publique. Décision qui suscita un tollé politique et médiatique.

Reuters, Chris Wetlie

**Ce débat montre que même les milieux progressistes remettent en cause l'idée d'espaces juridique et politique adaptés à la diversité des pratiques et des identités culturelles. S'agit-il d'un effet «post-11 septembre»?**

Très certainement. Mais il y a au Québec une dimension supplémentaire: c'est que le multiculturalisme canadien officiel a été identifié dans les milieux progressistes souverainistes comme faisant partie d'une stratégie mise sur pied pour banaliser la différence québécoise. Selon la vision encore répandue dans ces milieux, le multiculturalisme vise à faire de la différence québécoise une différence n'ayant pas plus de signification sur le plan politique que les différences issues de l'immigration récente. C'est la raison pour laquelle de nombreux intellectuels québécois ont été très attirés par le discours de la laïcité «dure» à la française, par exemple.

**Les craintes exprimées sont-elles fondées? A-t-on raison d'imaginer que les politiques multiculturalistes mettent en péril tant l'intégration sociale que les droits fondamentaux des personnes? Prenons l'exemple de la Charia et du droit des femmes...**

C'est une question extrêmement difficile. Le gouvernement de l'Ontario a demandé à son ancienne procureure générale, Marion Boyd, une femme reconnue pour ses convictions féministes, de lui livrer un rapport sur la pratique de la Charia en Ontario, notamment dans le domaine du droit familial. L'entrée de la Charia avait été rendue possible par une loi des années 1990 qui avait eu comme principale intention non pas de conforter les multiculturalistes, mais plutôt simplement de désengorger les tribunaux.

**L'accommodement est d'abord une éthique de vie, avant d'être une doctrine juridique.**

Le rapport Boyd en étonna plusieurs. Plutôt que de recommander le retrait de toute reconnaissance à ces tribunaux, elle suggéra de les intégrer à un cadre qui les rendrait sujets aux exigences de la Charte des droits et libertés. Les milieux progressistes et conservateurs ontariens sursautèrent, et le Premier Ministre McGuinty décida de mettre le rapport au tiroir sans réel débat. Mais la question se pose: une femme musulmane issue de l'immigration récente n'a pas les ressources linguistiques financières ou culturelles pour recourir au système légal officiel. Est-elle mieux protégée par un régime comme celui que proposait Marion Boyd? Ou par un régime qui nie officiel-

lement l'existence de tribunaux Charia, mais qui pratique en réalité la stratégie de l'autruche, sachant très bien que le sort de milliers de femmes sera décidé par des tribunaux opérant sous le manteau?

**La controverse sur les «accommodements raisonnables» manifeste un divorce entre les décisions prises par les institutions d'une part et le sentiment populaire d'autre part. Le progressisme multiculturaliste des uns se heurterait à l'inquiétude des autres. Cela illustre les limites d'un traitement strictement juridictionnel ou administratif des revendications identitaires, non?**

Si l'on remonte à la source du débat actuel québécois sur les accommodements —le cas des jeunes Sikhs—, il faut reconnaître que le recours aux tribunaux a été initié par la Commission scolaire. Celle-ci a en effet contesté un accommodement conclu à l'amiable et dans un contexte plutôt informel par l'école et la famille. Des consultations publiques ont eu lieu. Elles ont démontré que dans les institutions publiques montréalaises où se côtoient des populations fort diversifiées, l'accommodement est d'abord une éthique de vie, avant d'être une doctrine juridique. Il ne faut donc pas exagérer la mesure dans laquelle les accommodements raisonnables sont imposés juridiquement ou administrativement. Une étude réalisée à la demande de la Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse révèle qu'entre 2000 et 2006, le nombre de demandes officielles d'accommodement pour motif religieux s'élevait à trente-deux! Cela fait environ cinq par an. Et le groupe religieux qui l'a le plus utilisé, ce sont les protestants...

**La reconnaissance des identités culturelles est souvent associée à celle des droits et devoirs des migrants. Cela mène à une immigration sélective ou à la fixation de critères d'intégration pour l'octroi de certains bénéfices sociaux, comme le logement. Qu'en pensez-vous?**

Ce n'est que récemment que le débat autour des accommodements est lié à celui de l'immigration. La diversité religieuse par exemple est le fait d'une immigration maintenant plus que centenaire, mais également des convictions changeantes de la population «de souche». Bon nombre de demandes d'accommodements proviennent de protestants évangéliques qui souhaitent des exemptions dans le système scolaire. Cela n'a rien à voir avec l'immigration. Mais la confusion générale qui entoure les accommodements a remis à l'ordre du jour la question de l'immigration. Or, la politique québécoise en matière d'immigration est déjà extrêmement sélective.

## LE MOT POUR LE DIRE

Maurits Van Overbeke

## Métissage

Si l'étymologie autorisait des rapprochements facé-tieux, on déduirait *métissage* de *métier* à *tisser*. L'analogie fantaisiste avec le jacquard offrirait en plus l'image d'un mélange réussi: entre les fils verticaux de la chaîne la navette glisse les fils horizontaux de la trame, le croisement donnant un *tissu*, un *textum* latin, dont dérivent nos *textes* et nos *textiles*, sans parler de la *robe prétexte* de Mauriac et des *texticules* de Raymond Queneau.

Plus sérieuse est l'origine latine *miscere*, mêler, combiner, dont le participe *mixtum* résonne encore dans nos *mixte*, *mixture* et *mixage*. Appliquée d'abord à la préparation de breuvages, le verbe généra des dérivés exprimant d'autres combinaisons. Une de celles-là, *mixticius*, dénota en latin tardif l'enfant né de parents de race différente. Le mot prit racine dans plusieurs langues romanes et s'adapta au larynx français comme *métis* (prononcer l's final) et *méteil* (mélange de froment et de seigle). *Métis* dénota d'abord la moitié d'une chose, puis la chose elle-même résultant de l'assemblage de deux ingrédients à parts égales. Ainsi, la *toile métisse* (revoilà le jacquard!), mélange de fils de coton et de lin.

Or, parmi les ingrédients que la nature se plaît à mêler, il y a le sang. Pas étonnant que les langues des premiers colons aient été à l'origine du *sang mêlé* comme idée et comme expression. Témoins le *mestiço* portugais et le *mestizo* espagnol, qui ont déteint sur le *mestice* français du 17<sup>e</sup>, transformé ensuite en *metice*, *métis*. Néanmoins, avant l'aire coloniale, l'ancêtre français de *métis* signifiait déjà le résultat du croisement de races animales, avec souvent un sens péjoratif de bâtardise ou de basse extraction.

Le mélange de races s'accompagne de celui des langues et des cultures. Pas de culture vivante qui ne cherche à emprunter, à copier le voisin, à s'inspirer des réussites venues d'ailleurs. La culture pure est un fantasme aussi ancien que le sang pur, n'en déplaise à la Marseillaise qui veut abreuver nos sillons d'un sang impur. D'où le besoin de dérivés comme *métisser* et *métissage*. À l'heure où Césaire nous a quittés en nous léguant son œuvre *métisse*, il est bon de rappeler que l'histoire des idées, des sentiments et de l'art n'est qu'un lacis d'influences sans fin. ■

P.S. Une lectrice vigilante a raison de me reprocher une *marre* dans mon billet sur Mai 68, époque en effet très fertile en «ortogaffes». Me voilà donc bien *marrri*! La *mare* qui reçoit les pavés ne prend en effet qu'un seul *r*. Et le *marc* de café s'écrit comme le saint évangéliste. *Marrant*, non?

Les immigrants sont admis sur la base d'un système de pointage qui accorde entre autres beaucoup d'importance au fait de pouvoir parler le français, mais également au potentiel économique. L'immigration ne «menace» donc pas l'identité nationale, à moins que l'on ait une conception très étroite de cette identité. On se sert souvent du spectre européen pour pousser les Québécois et les Canadiens à adopter des politiques plus restrictives en matière d'immigration et d'intégration. Mais les différences entre les deux continents sont telles que l'on doit se poser des questions sur la bonne foi de ceux qui dressent ces parallèles. ■

1. Par Pierre Elliott Trudeau et le Parti libéral des années 1960-1970.



Reuters, Shaun Best

Une femme musulmane qui n'a pas les ressources pour recourir au système légal officiel, est-elle mieux protégée si la Charia est reconnue?

# La culture a anticipé LA MONDIALISATION

L'opéra, comme les autres arts, offre une dimension artistique et spirituelle au phénomène de la mondialisation.

2008 est l'«Année européenne du dialogue interculturel». Le dialogue interculturel est en effet au cœur de la construction européenne, des politiques de voisinage vers l'est et le sud, ou du projet d'union autour de la Méditerranée. Les politiques des grandes villes, les relations internationales, l'aide au développement ne peuvent plus se concevoir sans une profonde réflexion sur les dimensions culturelle et interculturelle.

Dans un monde marqué par les conséquences du Onze septembre 2001 et le «choc des civilisations», repenser les relations entre êtres humains, régions, pays et continents sur base de la reconnaissance de la diversité culturelle, du respect de l'autre et de ce qui le différencie de nous, peut constituer l'amorce d'un changement de civilisation.

## L'opéra, art européen

En regard de ces enjeux globaux, comment les défis du dialogue interculturel se posent-ils pour l'opéra? Sans doute, la dimension interculturelle est-elle aussi ancienne que l'histoire de nos civilisations. L'aventure de l'opéra le montre parfaitement. Né en Italie à la fin du 16<sup>e</sup> siècle, il se répand très vite à travers l'Europe. Emportant certains traits de son italianité originelle, il s'enrichit le plus souvent des caractéristiques culturelles nationales ou locales. Dès la fin du 17<sup>e</sup> siècle, l'opéra français se différencie nettement du style anglais, et les compositeurs napolitains, vénitiens, hambourgeois ou viennois s'engagent sur des voies très différentes. On écrit des opéras en italien à travers toute l'Europe, mais aussi en français, en anglais, en allemand, en espagnol, et bientôt en russe, en tchèque, en polonais, et même en wallon!

Cet extraordinaire processus de diversification n'empêche pas la création d'un répertoire commun. Le 19<sup>e</sup> siècle voit les ouvrages de Rossini, Verdi ou Wagner joués sur les scènes de la plupart des grandes villes européennes. Au 20<sup>e</sup> siècle, les opéras de Moussorgski, Janacek, De Falla, Debussy, Bartók, Britten, enracinés dans leurs langues et cultures musicales respectives, connaîtront une diffusion à travers l'Europe et bientôt le monde entier.

Aujourd'hui, les centaines de maisons d'opéra européennes se partagent un répertoire fondé sur quelques dizaines de titres qui dominent parmi des milliers, tout en maintenant des traditions et des accents spécifiques.

Mozart ne sera pas mis en scène de la même manière à Bologne, Budapest, Salzbourg, Glasgow, Paris, Francfort ou Moscou. Mais *Don Giovanni* ou *La Flûte enchantée* appartiennent à un patrimoine qui nous est désormais commun. La circulation des grandes œuvres du répertoire a certainement participé à une identité européenne, et à travers elle, à l'émergence de valeurs qui nous sont communes. Il y a donc eu clairement des échanges culturels qui ont produit cette diversité et cette unité que nous connaissons aujourd'hui. Que nous réserve le 21<sup>e</sup> siècle?

## L'opéra d'aujourd'hui

L'opéra européen a été adopté par la plupart des grandes villes nord-américaines, sud-américaines, australiennes, sud-africaines et, plus récemment, asiatiques. Une ville comme Tokyo compte plusieurs salles, des compagnies, un nombre croissant de chanteurs, de chefs d'orchestre, de metteurs en scène formés à l'interprétation du répertoire européen. On pourrait y voir le signe de la domination culturelle de l'Occident. La réalité est sans doute plus subtile.

**La circulation des grandes œuvres du répertoire a certainement participé à une identité européenne, et à travers elle, à l'émergence de valeurs qui nous sont communes.**

À l'opéra de Shanghai, j'ai assisté à un opéra récent écrit par Guo Wenjing sur le poète Li Bai. Une représentation remarquable en tout point: livret et musique de grande qualité, chanteurs excellents, très belle réalisation scénographique et théâtrale. Voici une œuvre qui témoigne parfaitement de la rencontre entre la musique chinoise et la musique occidentale, sans le moindre compromis, sans exotisme de pacotille.

Des démarches de ce type sont de plus en plus fréquentes. Param Vir, Toshio Hosokawa, Tan Dun, chacun de ces compositeurs réalise une synthèse très personnelle de courants musicaux provenant d'horizons très différents.

Le dialogue entre les cultures est devenu une réalité pour de nombreux artistes au cours du 20<sup>e</sup> siècle: Peter Brook, Yehudi Menuhin, Olivier Messiaen, Luciano Berio, Robert Wilson, Pina Bausch, Peter Sellars, Robert Lepage, Alain Platel, Fabrizio Cassol et bien d'autres, écrivains, cinéastes et plasticiens, ont initié des rencontres entre créateurs et interprètes issus de champs culturels extrêmement différenciés. Dans une certaine mesure, ils ont anticipé le phénomène de la mondialisation, lui offrant ainsi une dimension artistique et spirituelle.

Ces expériences artistiques mettent en relation des cultures historiquement ou géographiquement très éloignées les unes des autres, en cherchant des points de convergences, sans nier les différences. Elles tendent à se dérouler sur une base d'égalité entre les cultures, chacune d'entre elles étant reconnue dans sa spécificité par les autres. C'est une différence fondamentale par rapport aux métissages issus de l'esclavage, de la colonisation ou par rapport aux cultures commerciales contemporaines qui incorporent superficiellement des éléments culturels «exotiques» au sein d'une culture dominante.

**Il y a des rapprochements à faire entre la parole chantée qui a fondé l'opéra et cette parole d'aujourd'hui, radicale, forte, âpre, qui vient des cités.**

Il semble dès lors nécessaire de définir le dialogue interculturel, non par des frontières ou des catégories, mais par un esprit fondé sur le dialogue, le respect de la culture de l'autre, le désir de s'en pénétrer.

### La parole des cités

Les maisons d'opéra ont jusqu'ici accompagné ce mouvement avec une certaine prudence. Force est de constater aujourd'hui la dynamique de démarches artistiques basées sur la dimension interdisciplinaire et sur le dialogue entre les cultures. L'opéra risque-t-il d'y perdre son âme? On peut rétorquer que, dès son origine, l'opéra européen repose sur cette double dimension, interdisciplinaire et interculturelle. Il est possible que la phase actuelle imprime un nouvel élan au monde lyrique, en Europe et dans le monde.

Rap, slam, hi-hop, ou opéra, ces différents mouvements artistiques sont-ils condamnés à coexister dans la plus grande indifférence?

En outre, la population des grandes villes est en train de changer à grande vitesse. Les communautés immigrées leur donnent un visage nouveau, multiculturel, à l'image de diversité culturelle de la planète. De nouvelles pratiques artistiques apparaissent dans ce contexte urbain, rap, slam, hip-hop. Ces différentes cultures sont-elles condamnées à coexister dans la plus grande indifférence? Ou sont-elles appelées à se rencontrer, à se confronter, à dialoguer?

N'y a-t-il pas des rapprochements à faire entre la parole chantée qui a fondé l'opéra et cette parole d'aujourd'hui, radicale, forte, âpre, qui nous vient des cités?

À ce mouvement artistique répond une autre interpellation, un autre désir d'ouverture: à quel public se destine l'opéra? Pouvons-nous encore accepter que l'opéra soit un genre réservé à un public privilégié? Survivrait-il à cette forme d'élitisme désuet?

Un peu partout, les responsables de maisons d'opéra prennent conscience de la nécessité d'élargir, de démocratiser et de rajeunir leur public. Les services éducatifs multiplient les activités pour enfants et jeunes en milieu scolaire. De nouveaux partenariats se mettent en place avec les universités et la communauté éducative. Des tarifs réduits pour les familles ou le monde associatif voient le jour. À Paris, New York, Londres, Bruxelles, Gand, Aix, des concerts en plein air et des projections sur grand écran rencontrent un succès considérable.

Serge Dorny, directeur de l'Opéra de Lyon, a noué des contacts avec des artistes hip-hop qui se produisent sur les marches de l'opéra. Il les a accueillis et accompagnés vers une reconnaissance nationale. La proportion de jeunes dans son public dépasse les 25%. À la Monnaie, le département «Un pont entre deux mondes» a développé des collaborations avec plusieurs dizaines d'associations travaillant en milieu fragilisé. J'ai eu





Reuters, Andrea Comas

Un peu partout, on assiste à de nouvelles formes artistiques interdisciplinaires, à des métissages, à des circulations culturelles inédites.

l'occasion de constater à maintes reprises que des spectateurs originaires d'Afrique noire, du Maghreb ou d'autres pays qui ne connaissent pas de tradition d'opéra, pénétraient sans difficulté cet univers particulier, et ressentaient les mêmes émotions que les autres spectateurs.

### Un message aux opinions publiques

En 2007, les premières journées européennes de l'opéra ont permis d'accueillir près d'un demi-million de personnes, souvent pour la première fois, dans des opéras à travers une trentaine de pays européens. En 2008, le dialogue interculturel a été choisi comme thème de ces journées. Elles offrent une superbe occasion d'adresser un message commun aux opinions publiques européennes. Ce message revêt les formes les plus variées, incluant la valorisation du multilinguisme, des partenariats entre maisons d'opéra de différents pays, des concerts de musiques du monde, des activités avec les communautés immigrées, des productions d'opéra spécifiquement interculturelles, des projections en public de films et de documentaires, des rencontres avec des artistes et des professionnels de l'opéra, ...

D'autre part, je suis frappé par les expériences similaires qui se passent dans les autres domaines culturels (arts visuels, théâtre, danse, ...). Un peu partout, on assiste à de nouvelles formes artistiques interdisciplinaires, à des métissages, à des circulations culturelles inédites. Les enjeux sont à la fois proprement artis-

tiques, et vont bien au-delà: ils touchent à la vie de quartier, à la texture sociale d'une ville, à son développement économique, à son image, etc. C'est pourquoi il est particulièrement instructif d'être à l'écoute de ce qui se passe «ailleurs». C'est ce désir qui est à l'origine des rencontres européennes qui se dérouleront cet été en Provence<sup>1</sup>.

Personnellement, je tire une leçon essentielle de ce bouillonnement: il est temps que les maisons d'opéra ouvrent grand leurs portes aux artistes les plus créatifs et aux publics les plus diversifiés. Ces deux aspects me paraissent complémentaires et se renforcent mutuellement. Les opéras souffrent encore trop souvent d'une réputation d'élitisme social, souvent justifiée. Mais ils constituent en même temps des lieux privilégiés de rencontres et de dialogue entre cultures, et peuvent devenir des laboratoires où des expériences sociales et culturelles se déroulent de manière extrêmement forte et prospective. Sans doute ces expériences affecteront-elles à terme le contenu même du travail artistique. C'est là le «risque» à prendre, si nous voulons que cet art ne se retrouve pas demain au musée. ■

1. Les 11 et 12 juillet, les festivals d'Avignon et d'Aix-en-Provence organisent un colloque européen sur le dialogue interculturel.

**En clôture de la résidence UCL 2006-2007 des artistes Bernard Foccroulle et Fabrizio Cassol, une rencontre était programmée le 26 avril 2007 sur le thème du dialogue entre les cultures. L'intégralité de cette séance de clôture est disponible sur [www.uclouvain.be/61159](http://www.uclouvain.be/61159)**

# Marek Halter:

## «J'ENCOURAGE LES ÉTUDIANTS À PENSER COMPLEXE»

Un kamikaze qui se fait exploser dans une école israélienne n'a qu'une seule dimension, celle de sa bombe. Voilà pourquoi l'écrivain Marek Halter prône le «penser complexe». Car l'homme est fait de multiples dimensions: culturelle, religieuse, ethnique, ...

**Vous écrivez:** «*Je suis né en Pologne, j'ai grandi en Russie, j'ai vécu en Argentine et ma mémoire est juive. Cependant, je suis Français*». Pourquoi vous sentez-vous Français?

**Marek Halter:** D'abord, parce que je m'exprime en français. Je rêve, je publie, j'écris mes colères en français. Pour mes valeurs aussi: juive, monothéiste, celles que l'on retrouve chez Montesquieu, Rousseau, Voltaire ou dans la Déclaration universelle des droits de l'homme. J'ai également un papier d'identité français. Ceci dit, les autres identités en moi sont-elles moins importantes? Certainement pas.

**Quelle différence faites-vous entre nationalité, culture et religion?**

Je suis laïc et je pense que la laïcité est la meilleure garantie pour toutes les religions de pouvoir s'exprimer librement sans s'entretuer. Cela permet de se prémunir contre l'unidimensionnalité de l'homme. Dès que vous ajoutez une autre dimension —qu'elle soit culturelle, religieuse, ethnique, peu importe— à celle que vous donne ou vous impose votre nationalité (votre passeport), vous devenez plus riche et, en même temps, moins enrôlable dans des extrêmes. Un kamikaze qui se fait exploser dans une école israélienne n'a qu'une seule dimension, celle de sa bombe. S'il en avait d'autres, elles l'interrogeraient sur l'acte qu'il veut commettre et il ne le commettrait pas! Donc, la multiplicité des appartenances enrichit et, dans le même temps, rend plus libre par rapport aux forces politique, religieuse, économique qui tentent de nous contrôler.

**Vous soutenez l'idée que l'étranger enrichit le pays d'accueil. Mais comment le reconnaître dans sa multiplicité?**

En le valorisant. À partir du moment où je demande à l'autre d'être multiple et que cet autre répond favorablement à ma demande (parfois même, en me prenant de

vitesse), il faut pouvoir valoriser cette multiplicité. C'est simple: chacun de nous, individuellement ou collectivement, a participé ou participe à la culture ambiante.

Il y a des régions de France (Lille, Roubaix, Tourcoing) où les écoles sont composées à 80% de jeunes musulmans d'origine maghrébine. On y enseigne l'histoire des rois de France et de nos ancêtres les Gaulois. Ce serait si simple de raconter aussi comment Charlemagne a envoyé une délégation auprès d'Haroun al-Rachid, grand calife de Bagdad, connu pour avoir écouté durant mille et une nuits les histoires de Shehrazad. Un juif, Isaac, conduisait la délégation des Francs. À son retour, il a offert à Charlemagne de somptueux cadeaux de la part du calife musulman. Échanges qui ont modifié l'équilibre politique et économique en Europe. D'un seul coup, ces enfants d'aujourd'hui se sentiraient faire partie des histoires qu'on leur raconte sur ce pays.

**Selon vous, il faudrait réécrire notre histoire commune...**

À l'heure de la mondialisation, la richesse d'un pays réside dans sa diversité culturelle et ethnique. Il faut donc réécrire les manuels scolaires, conçus pour des sociétés unidimensionnelles, chrétiennes et blanches. Tant que nous ne le ferons pas, nous aurons des problèmes avec nos minorités. Et, ces minorités deviendront, dans une cinquantaine d'années, des majorités. Les Bretons ont obtenu que les élèves apprennent le breton dans leurs écoles. Le catalan est enseigné à

Reuters, Patrick Kovarik/Pool



Perpignan; l'alsacien, à Strasbourg. Il n'est pas pensable que les Israéliens n'apprennent pas tous obligatoirement l'arabe. En Belgique, vous connaissez d'ailleurs le problème. Il n'est pas compréhensible que la plupart des Wallons ne parlent pas le flamand, et inversement. Quand on vit avec quelqu'un, il faut apprendre sa langue. C'est par la langue que s'acquiert tout le reste. La Bible le dit très joliment: avant de créer l'homme, Dieu a créé les plantes et les animaux. Mais il a laissé à l'homme le soin de les nommer. La langue fait vivre l'autre, elle le fait exister. Tant que l'on n'a pas nommé une fleur, cette fleur n'existe pas. Vous la voyez, mais vous ne pouvez pas la nommer.

**Il n'est pas compréhensible que la plupart des Wallons ne parlent pas le flamand, et inversement. Quand on vit avec quelqu'un, il faut apprendre sa langue.**

#### Que feriez-vous à la place du pouvoir politique?

La reconnaissance politique est importante. En France, Nicolas Sarkozy l'a entamée en créant le CRIF, organe représentatif du judaïsme français, tout comme le Conseil français du culte musulman puis, peu de temps après, le Conseil représentatif des associations noires. En leur proposant un cadre communautaire, il a simplement reconnu la réalité. Mais le président s'est arrêté en route. Les Bretons, par exemple, ont obtenu de pouvoir défiler sur les Champs-Élysées —comme les Américains sur la Cinquième avenue— en habit folklorique, sur leur musique. Maintenant, j'attends que les autres composantes de la France prennent aussi d'assaut cette avenue symbolique, comme nos ancêtres ont pris la Bastille. Tant que toutes ces minorités qui composent la société française ne pourront pas s'exprimer librement, elles ne se sentiront pas représentées par Paris.



— Marek Halter: «J'ai un papier d'identité français. Ceci dit, est-ce que les autres identités en moi sont moins importantes? Certainement pas.»

#### Vous n'adhérez pas à ce principe des Lumières: «pas de communautarisme ni de particularisme culturel»...

Nous sommes tous à la fois différents et les mêmes. Autrement dit, l'universel est fait de particulier. C'est sur ce fait-là que Voltaire et les humanistes se sont trompés. Cette négation de tout particularisme, de toute existence communautaire, inhérente à l'émancipation française, marque à la fois la générosité des Lumières et ses limites. Tout universaliste qu'il était, Voltaire était raciste, antisémite et arabophobe. Si on devait monter aujourd'hui sa pièce *Le fanatisme ou Mahomet le prophète*, c'est la *fatwa* à tous les coups. Salman Rushdie à côté, ce n'est rien!

Mais pourquoi le grand Voltaire détestait-il les juifs, les noirs...? Parce que ces éléments de notre société échappaient, d'après lui, à l'universel. Et son universel à lui, c'était l'uniformité, ce lit de Procuste auquel le monde devait se confondre et s'identifier. Or les juifs continuaient à revendiquer leur judaïsme. Et Voltaire ne comprenait pas pourquoi, bien qu'on ait donné aux juifs les mêmes droits que les chrétiens, ils continuaient à revendiquer leur judaïsme. C'est là où se manifeste le danger de la revendication universelle, sans la reconnaissance des particuliers au sein de cet universel.

**Avant il y avait une dichotomie sur le plan politique. Aujourd'hui, le mal est diffus et le bien n'est pas plus clair.**

L'universel est ce qui nous lie: des valeurs, le respect de la vie, la liberté... Mais nous pouvons vivre cet universel dans des langues différentes, des traditions différentes, se référant à des histoires parallèles, qui sont entrelacées.

#### Le monde devient justement de plus en plus complexe...

C'est cette complexité qui nous enrichit. Si tout est blanc ou noir, on ne réfléchit plus. Peut-on, comme Bush le dit, faire la liste de tout ce qui est bien ou mal? Et si on la dresse, sera-t-elle exhaustive? Où s'arrêtera-t-elle? Il faut donc être prudent. Je raconte souvent comment, lorsque je donnais des cours à Harvard, les étudiants ont eu l'idée de plaquer sur les voitures des autocollants avec le slogan, «Think big». Aujourd'hui si je devais encourager des étudiants à faire de même, je mettrais «Pense complexe». On essaye de nous réduire, là encore, à une seule dimension de pensée.

Avant il y avait à tout le moins une dichotomie sur le plan politique (socialisme-capitalisme). Aujourd'hui, le mal est diffus et le bien n'est pas plus clair. Nos démocraties refoulent des immigrés en sachant qu'ils seront probablement tués dans leur propre pays ou qu'ils mourront en route. La démocratie répond-elle au rêve de l'humanité? Correspond-elle à toutes les traditions, à tous les systèmes économiques? Je ne sais pas. Des questions se posent auxquelles nos parents et grands-parents n'avaient pas à répondre: le prolongement de la vie, le clonage, les produits génétiquement transformables. A-t-on le droit de les brûler quand on parle de quatre millions de morts par la faim?

## Même pays, autres coutumes

«Si la Flandre est un autre pays? Non. Mais certaines coutumes parmi les étudiants y sont très différentes de celles que nous connaissons. Et quelques stéréotypes ont la vie dure», explique Delphine, étudiante en dernière année de droit. Elle réalise un Erasmus Belgica à la KULeuven. Ce type d'échange encourage la mobilité des étudiants de l'enseignement supérieur au sein des communautés de Belgique. Cette année, ils sont une cinquantaine de l'UCL à avoir choisi d'étudier dans une université flamande, la plupart à la KULeuven.

Cette rencontre avec l'«université-sœur» de l'UCL constitue-t-elle un défi d'immersion? Pour Denis, étudiant en master en communication, les différences se marquent essentiellement au niveau de la langue et des habitudes de vie: peu ou pas de vie communautaire (repas...) au sein des kots, moins de folklore étudiant... Côté académique, les étudiants témoignent d'une manière différente de travailler: davantage d'interactions dans les cours, des textes à lire au préalable, etc. Mais tous s'accordent à noter le bon accueil des étudiants ou professeurs, même si, comme le relève Delphine, bruxelloise et parfaitement bilingue, «certains ont tendance à confondre francophone et wallon, et à garder l'image du Wallon comme plus paresseux que le Flamand».

L'UCL et la KULeuven ont montré, ces dernières années, le souhait grandissant d'élargir leurs collaborations. Un accord-cadre de coopération entre les deux universités concrétise ce vœu. Favorisant les échanges scientifiques et académiques, cette convention permet notamment aux étudiants des deux institutions de choisir un cours ou une partie de programme dans l'autre ville. Gaëlle, étudiante en troisième bac en ingénieur de gestion, en a fait l'expérience: *J'ai choisi de suivre le cours de Bedrijfseconomie à Louvain. Un échange intéressant, mais qui demande un investissement personnel intense. Il y a la langue, bien sûr, mais aussi les navettes entre les deux Louvain et des jongleries avec les horaires.* C'est pourquoi Marie Gilot, secrétaire administrative du Département des sciences économiques de l'UCL, confirme le souhait, de part et d'autre, d'encore simplifier les procédures administratives: «tout est mis en œuvre pour que cela se passe au mieux. Nous proposons une sélection de cours équivalents entre les deux universités. Une fois le choix posé, un simple contact administratif avec nos collègues de la KULeuven permet de finaliser la démarche. Cela se passe dans une ambiance très collaborative.» J.C.L.



Les Bretons paraden sur les Champs-Élysées. Maintenant, aux autres composantes de la France de prendre d'assaut cette avenue symbolique.

### On sent votre colère. Selon vous, est-elle compatible avec la raison de l'intellectuel?

En vérité, c'est de l'indignation. Un homme qui ne s'indigne plus, comment peut-il encore se réclamer membre de l'humanité? L'indignation m'empêche de vieillir. Je vieillis physiquement, certes, mais l'indignation me garde de l'indifférence. Et puis, l'indignation est à la base de toute la recherche. Pasteur a parcouru la Russie, a été indigné par la mort et s'est dit: «si j'inventais un antidote?». Aujourd'hui c'est pareil pour le cancer, le sida...

### Votre combat pour la cause des femmes s'exprime à travers votre lecture des résistances des grands personnages bibliques féminins<sup>1</sup>. Comment voyez-vous leur rôle aujourd'hui?

Marx a dit avec raison que, pour faire bouger la société, il fallait intégrer ce que la société rejette. Il parlait du prolétariat. Aujourd'hui, ce sont les femmes qui sont marginalisées. Elles n'ont, dans certains pays, aucun droit que ce soit à l'éducation, au travail, au vote, y compris celui de montrer leur visage. Si on pouvait aider les femmes à obtenir cette parité, la société changerait. Ce n'est pas à moi de mener cette lutte pour elles, mais je pense que je peux leur donner des références historiques. J'ai choisi de montrer aux juifs que la femme de Moïse était noire, aux chrétiens que Marie était révolutionnaire, aux musulmans que Khadija, la femme du prophète, n'était pas une femme soumise. Imaginons une seconde —on peut rêver— que toutes les femmes musulmanes enlèvent, au même moment, leur foulard. Le monde aurait changé. ■

Propos recueillis par Alice Thelen

1. *La Bible au féminin* («Sarah», t.1; «Tippora», t.2; «Lilah», t.3), Paris, Pocket, 2004.

# POUR ALLER PLUS LOIN...

## ... À L'UCL

### Cultures en dialogue

Durant l'année académique 2006-2007, le saxophoniste Fabrizio Cassol et l'organiste Bernard Focroulle étaient les invités de l'UCL. Ils animaient la résidence d'artiste sur le thème «Culture en dialogue». Lors de la clôture de cette résidence, des étudiants de la mineure en culture et création ont interprété quelques-uns des chants et poèmes élaborés avec Fabrizio Cassol. Plusieurs professeurs ont traité du thème de l'interculturalité en lien avec leur discipline. Tour à tour, les intervenants ont montré l'apport vital de la différence culturelle dans leur discipline respective: la philosophie (Bernard Stevens), la religion (Jean-Pierre Delville), le droit (Marc Verdussen), la communication (Thierry De Smedt), l'étude du langage (Jacqueline Pairon), la musique (Katrina Crichton). Autre intervention, celle Roland de Bodt, écrivain, qui a évoqué la figure d'Averroès, philosophe musulman du 12<sup>e</sup> siècle. Toutes ces interventions sont téléchargeables sur le site Web de l'UCL.

→ [www.uclouvain.be/61159](http://www.uclouvain.be/61159)

#### Rudy Aernoudt

- Le plus controversé: *Wallonie-Flandre, je t'aime moi non plus*, Roularta, 2006.
- Le dernier: *Bruxelles: l'enfant mal aimé*, VIF éd., 2007.

#### Marek Halter

- Le premier titre: *Le Fou et les rois*, Paris, Albin Michel, 1976.
- Les femmes de la Bible: *La Bible au féminin*, tome 1: *Sarah* (Pocket, 2004); tome 2: *Tsippora* (Pocket, 2005); tome 3: *Lilah* (Pocket, 2005). *Marie*, Laffont, 2006.
- Le dernier: *Je me suis réveillé en colère*, Paris, Laffont, 2007.

#### Jan Baetens

- *Cent fois sur le métier*, Prix triennal de poésie 2007 de la Communauté française de Belgique, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2007.
- *Slam! Poèmes sur le basket-ball*, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2006.
- *Vivre sa vie*. Une novellisation en vers du film de Jean-Luc Godard, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2005.

## ... DANS LES LIVRES

#### Amin Maalouf

- Le premier ouvrage: *Les Croisades vues par les arabes*, J.C. Lattès, 1986, J'ai lu, 1999.
- Le dernier: *Origines*, Grasset, 2004.
- Interdisciplinaire: *L'amour plus loin*, opéra en cinq actes, musique par Kaija Saariaho, Livre de poche, 2004. Joué à l'Opéra National de Helsinki.

## ... SUR LE WEB

- Le site officiel d'Amin Maalouf: [www.aminmaalouf.org](http://www.aminmaalouf.org)
- Le blogue de Rudy Aernoudt: <http://aernoudt.eu>
- Le site de l'organisation "Belgique autrement" ou "B.A.", créée notamment par Éric Domb, le président de l'Union wallonne des Entreprises (UWE) et Rudy Aernoudt: [www.belgique-autrement.be](http://www.belgique-autrement.be).
- L'analyse d'images vue par Jan Baetens: <http://imagesanalyses.univ-paris1.fr/auteur-jan-baetens-2.html>

Recevez chaque mois *Louvain Newsletter*, le complément électronique à la revue *Louvain*: [www.uclouvain.be/alumni](http://www.uclouvain.be/alumni)



**UCL**  
Université catholique de Louvain

Louvain  
Revue bimestrielle de l'Université catholique de Louvain.  
Ne paraît pas en août-septembre.  
Les articles signés n'engagent que leurs auteurs.

Louvain est une réalisation de la Direction du développement institutionnel et culturel de l'UCL (DIC), publiée sous la responsabilité du prorecteur en charge de la Communication.

**Louvain**  
Halls universitaires  
Place de l'Université 1  
1348 Louvain-la-Neuve  
[www.uclouvain.be/revue-louvain](http://www.uclouvain.be/revue-louvain)

**Directeur de la publication et éditeur responsable**  
Gabriel Ringlet  
**Directeur de la DIC**  
Patrick Tyteca

**Rédactrice en chef**  
Dominique Hoebeke  
[dominique.hoebeke@uclouvain.be](mailto:dominique.hoebeke@uclouvain.be)  
Tél. 010-47 81 02

**Rédactrice en chef adjointe**  
Alice Thelen  
[alice.thelen@uclouvain.be](mailto:alice.thelen@uclouvain.be)  
Tél. 010-47 92 94

**Secrétaire de rédaction**  
Julie Claus  
[julie.claus@uclouvain.be](mailto:julie.claus@uclouvain.be)  
Tél. 010-47 92 95

**Secrétariat**  
Michelle Mercenier-Hatert  
[michelle.hatert@uclouvain.be](mailto:michelle.hatert@uclouvain.be)  
Tél. 010-47 83 99

**Comité d'orientation**  
Pr Marc Lits, président  
Pr Vincent Blondel  
Pr Nathalie Delzenne  
Pr Jean-Louis Dufays  
Pr Axel Gosseries

Pr Jean-François Rees  
Pr Frédéric Thys  
Patrick Tyteca  
Dominique Hoebeke  
Alice Thelen  
Laurence Mundschauf  
(coordination des dossiers)  
Emmanuel Ugeux  
Julie Claus

**Collaborateurs**  
Isabelle Decoster  
Jean-François Dumont  
Pierre Escoyez  
Catherine Moreau  
Rolande Vandemeulebroucke  
(photothèque)

**Maquette et mise en page**  
[www.agencea3.be](http://www.agencea3.be)

**Imprimerie**  
Les Éditions européennes, Bruxelles  
Imprimé sur papier blanchi sans chlore

**Prix au numéro**  
5 €

**Abonnement à 5 numéros**  
25 € (Belgique)  
30 € (Union européenne)  
35 € (Reste du monde)  
Pour s'abonner : via le compte 340-1508534-28 (communication «abonnement Louvain»)  
Gestion des abonnements : Réginald Evrard, [reginald.evrard@uclouvain.be](mailto:reginald.evrard@uclouvain.be)  
010-47 91 75

**Photo de couverture :**  
Nicolas Bouvy

# Étudier à l'UCL? Ça vaut le détour ...

**Jeudi 26 juin 2008**

I-Day Rhétos, une journée d'information et d'inscription  
à Louvain-la-Neuve et à Bruxelles

**De fin juin à fin septembre 2008**

Inscriptions à Bastogne, Bruxelles, Charleroi, Chimay, Eupen,  
Louvain-la-Neuve, Mons et Tournai

**Du 18 août au 5 septembre 2008**

Cours d'été à Louvain-la-Neuve et à Bruxelles

**Toute l'année**

Le Centre d'information et d'orientation (CIO) vous accueille  
à Louvain-la-Neuve et à Bruxelles  
010 47 27 06, [info-cio@uclouvain.be](mailto:info-cio@uclouvain.be)

[www.uclouvain.be/rhetos](http://www.uclouvain.be/rhetos)

Université catholique  
de Louvain

**UCL**  
Membre de l'Académie Louvain et du Pôle Louvain